1

Nous nous glissons à l'envers dans le futur. Subrepticement, mais, un beau matin, le visage qui la regardera ne sera plus le mien. Pas une seule image commune ne subsistera. Son nouveau mari lui semblera parfait. Il me reléguera tout à fait dans l'ombre. Si jeune, elle n'a aucune raison de m'attendre. Sa peau est encore lisse et son front sans ride. Le tic-tac de l'horloge est impitoyable, il tourne chacun en ridicule. Notre fils héritera peut-être d'un beau-père désagréable, mais elle est prête à payer ce prix. Entretemps, en un frémissement, le garçon sera sorti de son cocon et, tel un papillon, aura pris son envol. Je n'ai rien à lui transmettre, tout ce que je pourrais lui dire serait des oripeaux sans utilité. Simplement, qu'il prenne avec prudence tout ce qu'il entendra à mon propos. Il aura peut-être un frère ou une sœur, premier bénéfice de ce deuxième père, fourbe et grossier. Il lui donnera sur la joue des baisers sonores, comme à un proche, comme à moi. Il m'évoquera au moins une fois l'an, et aussi chaque fois qu'il voudra maudire quelqu'un et mentionner un mauvais exemple.

J'ai réussi. J'ai un fils qui n'a plus besoin de moi et une femme qui n'éprouve plus d'amour pour moi. Au fil du temps, je me suis réconcilié avec une vie sans amour. Nul ne s'en est soucié. À part le fait que je suis écrasé comme une punaise, un mort-vivant, tout est grosso modo en ordre. Ici, on cultive le chiendent comme ailleurs les roses ou les giroflées ; avec les mêmes soins dévoués, le même désir de les voir fleurir, d'enfouir pour l'an prochain sa précieuse semence dans un sol fertile, pour ensuite, à toutes forces, l'en arracher.

Le monde se sent protégé de nous, et nous du monde ; nous sommes séparés par cette enceinte, et par des fils coupants comme une insulte. Un homme peut-il espérer mieux ? J'ai trois repas par jour, l'accès à la bibliothèque, les journaux de la semaine, une heure de promenade en rond, durant laquelle l'air frais me blesse

et mes muscles, désaccoutumés au mouvement, me font mal et se crispent. J'ai droit aux visites de ma femme, à la salle de gymnastique et au billard, mais à vrai dire je profite seulement de la bibliothèque.

Je lèche mes plaies. Les malheurs se sont lourdement installés en moi. J'ai l'air bien pour mon âge, mais je sais la vérité. J'ai maigri d'une dizaine de kilos. Je ne peux avoir ni ceinture, ni lacets, ni rien qui me permettrait *d'abréger mes jours*. Ma capacité à n'avoir besoin de personne me vient à point et je suis récompensé de toutes ces années où je l'ai cultivée. Ce qui devrait être mon pire châtiment me sauve. Non, je n'ai besoin de personne, et nul n'a besoin de moi. Ai-je vécu autrement toutes ces années ? Si ce n'était pas le cas, il se trouverait bien quelqu'un pour demander : « Que faites-vous de cet homme ? vous commettez une énorme erreur, il ne l'a pas mérité, ne vous a blessé en rien, s'il n'a rien fait d'utile pour vous, il ne vous a fait non plus aucun tort, et vous le calomniez ! » Mais personne ne s'est levé.

Quel que soit mon détachement des autres, il ne serait pas tout à fait exact d'affirmer que cette constatation m'est agréable. Je ne demande pas de compréhension, seulement de pouvoir discuter.

Ils veillent sur nous ici comme sur des plantes rares, s'adressent à nous avec une certaine déférence, que peut seulement apporter une peur profonde ; en vérité, jamais, du temps où je vivais en paix, je n'avais ressenti un tel respect de la part de ceux qui m'entourent, alors qu'ils me tiennent comme un fauve dans une cage, se méfiant de la serrure qui les préserve de nous et nous d'eux.

Honorables juges et membres du jury, écoutez ma défense, puis jugez en âme et conscience. Quant à moi, il m'est égal que vous me punissiez ou me *jetiez en liberté*.

Tout ce que je vous demande est de m'écouter, et si quoi que ce soit vous semble futile ou exagéré, ne vous arrêtez pas à cette

impression et ne le rejetez pas… c'est important pour moi, car je vais feuilleter ma vie comme une vieille gazette.

Je ne me souviens que de mes amours, et rien de plus, comme s'il n'y avait eu que cela dans mon existence, ou que le reste ne méritait pas d'être ramené à la mémoire.

2

Dans ma riche carrière footballistique, j'ai connu beaucoup de moments importants. Mais si un journaliste inventif devait me demander, ce qu'aucun ne fera, quel est mon meilleur souvenir, sans le moindre doute je me déciderais pour le derby avec les amateurs de Vareš.

Le Dr Ante Jeličić, excellent homme bien que supporter du Željezničar[1] (après un accident de voiture il avait souffert d'une totale amnésie et ne savait plus comment il s'appelait ; la seule chose dont il se souvenait était le résultat du dernier match de son équipe favorite et que Fićo Bahtić avait marqué aux vingt et unième et soixante-seizième minutes), par ailleurs joueur âpre, un vrai dur, qui faisait tout ce qu'on lui demandait, avait étudié la médecine à Sarajevo. Il utilisait sa connaissance profonde du management pour organiser deux fois par an un match de football : d'abord ceux de Vareš venaient chez nous à Skenderija, puis, au printemps, le match retour se jouait sur un terrain vague à Ponikve, près de Vareš, le long d'un ruisseau où l'on mettait à rafraîchir les bacs de bière et où un agneau tournait lentement à la broche. Et si le derby de Sarajevo répondait vraiment aux attentes sportives, celui de Vareš s'achevait prématurément, parce que le collier se séparait déjà de l'épaule et que la chair croustillante, arrosée de bière, ne souffrait plus aucun délai. À juste titre, l'arbitre sifflait donc la fin de la partie avant le temps réglementaire.

Les matches à Skenderija se jouaient selon un horaire européen, à 21 h 30, à la lumière des projecteurs et sur un parquet glissant, ce qui, à nous, enfants de la ville, donnait un avantage tacite. Nos amis étaient en effet quelque peu impressionnés par cette ambiance qu'ils ne connaissaient que sur les écrans de télé, quand, sur le même terrain, évoluait l'implacable équipe de basket de Bosnie. Le choix de ce terrain pouvait donc aussi bien traduire

1 « Le Cheminot », un des deux grands clubs de football de Sarajevo.

notre sens de l'hospitalité que l'intention d'exercer sur nos hôtes, disons, une pression psychologique. Je ne me prononcerai pas sur laquelle des deux raisons avait la préséance. De toute façon, pour nous qui avions grandi sur l'asphalte entre des buildings en béton, les prairies bosselées de Vareš ne constituaient pas non plus l'ambiance idéale pour exprimer dans leur plénitude nos talents footballistiques.

Le match, en ce blême et lointain vendredi de printemps, ne promettait rien de bon : nous étions en effet privés d'un de nos meneurs de jeu, Maître Milet, de permanence à Lukavica, et l'excellent Zvonko était plutôt mollasson pour avoir, la nuit précédente, patiemment attendu l'aube au bar *Sloga*.

Nous avons entamé la partie avec la composition suivante : Adnan (Chicago), Zoka (Copenhagen), Mario (Sidney), Fekan (Sarajevo), Keko (Sidney), Rajko (Beograd), moi (Sarajevo) i Šime (Chicago), tandis que les adversaires couraient dans leur formation la plus forte, avec une fameuse réserve sur le banc. Donc, ça ne pouvait que mal commencer ; après dix minutes, nous étions menés 2 à 0.

C'est là que débute l'histoire dont je m'honore, et dont même Safet Sušić, celui de 1977 [1], n'aurait pas à rougir. Tout d'abord, le dos tourné au but, j'ai repris une volée pour réduire à 2 – 1, puis, sur corner, j'ai placé la balle de la tête sous la transversale – ceux qui s'y connaissent un tant soit peu en football savent que marquer de la tête est plutôt rare ; enfin, au terme d'un déboulé en solo, j'ai envoyé le ballon sous le gardien qui était sorti, pour nous donner l'avantage. Ceux de Vareš, techniquement plus faibles mais d'une meilleure condition physique, ont ensuite retourné la situation à leur avantage en marquant deux buts. Mais n'ai-je pas dit que c'était ma soirée ? J'ai observé que leur gardien de but s'était imprudemment avancé de quatre à cinq pas et j'ai décidé, de la position d'arrière gauche, d'essayer d'égaliser par la seule voie

1 Célèbre footballeur bosnien.

possible, un grand arc de cercle avec un effet qui a contourné le gardien sans qu'il puisse rien y faire ; et la balle, tournant docilement dans le sens des aiguilles d'une montre, s'est logée en plein dans l'angle gauche. Le gardien, par sa parade, a enjolivé le but, mais comme s'il était plus dans son intention de magnifier mon shoot que de m'empêcher de marquer. Le dernier but, celui de la victoire, a été le plus beau pour les connaisseurs. Leur gardien était couvert par un mur de joueurs. Quand j'ai compris qu'il ne voyait pas le ballon, à la manière d'un archer racé, je l'ai placé, à côté des défenseurs médusés, dans le coin inférieur gauche, le seul endroit par lequel il pouvait pénétrer. Nul n'a esquissé le moindre geste, ils sont tous restés avec le poids du corps sur la mauvaise jambe.

Après le match, nous sommes allés à l'hôtel *Europa*, et, avec les violons de maître Mladen, nous avons échangé nos impressions jusqu'à l'aube, fuyant toute conversation déplaisante.

Et pourtant, le lendemain, dans les journaux du 6 avril 1992[1], il n'y eut pas une ligne pour sauver ce match de l'oubli.

* *
*

De cet *événement désagréable*, nul ne m'a officiellement informé. Toutefois, le monde civilisé, avant le génocide, a publiquement déclaré la guerre. Il a clairement dit, par la voie de puissants médias : « Fuis, espèce de fourmi ! » et « Dégage de mon chemin ! » ; on avait le libre choix de mourir comme un homme ou comme un lièvre. Les règles du jeu se sont établies avec le temps, principalement fondées sur les bons usages de la guerre. Par eux, nous nous différencions des barbares, ou des loups. Quand des gens civilisés te tuent, ils prennent en compte le fait que ta disparition a un fondement juridique. Ta mort est l'expression d'intérêts plus élevés et d'un processus historique. Tu es un grain

1 Jour où les premiers obus sont tombés sur Sarajevo.

de poussière sur le buste de quelqu'un. On se souvient de toi par les traits qu'imprime sa main sur le relief. Tout est le résultat d'un plan mûrement réfléchi, pas de place pour l'improvisation balkanique et l'inventivité dans l'imaginaire criminel de chacun. Lorsqu'on te jette dans les chaînes et les cordes, avant de te tuer, on te nourrit, t'abreuve, te donne des cigarettes. S'il le faut, on te soigne des pires maladies, afin que tu meures solide comme un chêne. Tu as le droit d'exprimer une dernière volonté. De prier Dieu conformément aux traditions de ta foi. Tu t'en vas d'une manière tolérante. Tout semble en quelque sorte noble, hautement spirituel et civilisé. Au moins, dès le début, tu sais à quels désagréments t'attendre dans le conflit. Par contre, *à la balkanique*, il se peut qu'on te blesse à mort sans que nul n'ait exprimé à ton encontre les menaces d'usage, ne t'ait intimement injurié comme il est de coutume, juste ce qu'il faut pour t'avertir, éveiller ton instinct de conservation. Le désagrément est double. Tu te sens trompé. Tu te dis que, tout ce temps, tu as été stupide et aveugle. Tu ressembles à un pigeon d'argile. Tu pourrais mourir d'angoisse avant qu'ils ne te tuent. Tu perds tes illusions. Remets tout en question. Il y a déjà quelqu'un pour te pisser dessus et déplacer ta tombe. Des pelles mécaniques insultent la dignité de ta mort – les os pelviens à Mrakovci, les crânes à Zmijanje, les côtes non loin de Zlopogled !

Les meurtriers civilisés, par contre, viennent de loin et tu n'as jamais eu affaire à eux, ils n'ont pas de nom, pas de visage, portent des uniformes bien coupés et t'injurient dans une langue que tu ne connais pas, dès lors c'est comme s'ils faisaient ton éloge, mais ils sont pareils à toi, en quelque sorte ils sont toi ! Ça a quelque chose d'un suicide. Ils te ressemblent tellement que tu te mets à confondre, à un certain moment tu ne sais plus si l'oiseau de proie c'est toi ou bien eux, tant ils mentent avec lucidité. Tu les as connus, mais c'est comme si tu ne les reconnaissais pas. Tu ne devrais même pas t'adresser à eux, et eux en aucune sorte ne devraient te reconnaître. Ils parlent de comptes non encore réglés,

dont tu n'as pas la moindre idée. Tu cherches à te souvenir de tes fautes – elles doivent bien exister, puisqu'ils les évoquent tellement ! – mais en vain, la mémoire ne creuse pas aussi profond qu'ils se sont enfoncés dans le temps.

Même avec une déclaration de guerre par télégramme, j'aurais pu difficilement faire plus que je n'ai fait – en fait je n'ai rien fait ! – mais, avec la mémoire historique, la compréhension d'après-coup, je pourrais vivre aujourd'hui cette insulte comme une mise en garde amicale et essentielle. Personne ne m'a dit ouvertement que j'étais son ennemi. Les gens sont en général passés à côté de moi. Il n'existe pas d'inimitié naturelle entre les gens. Ils ne sont pas des animaux. Avec mes origines multiples, je ne sais pas quelle part de moi-même j'aurais pu donner à chacun des belligérants, quand tous, à raison, étaient en droit de compter sur la totalité. Chacun, à juste titre, réclamait mon sang, et faisait tout pour l'obtenir.